

r
zo
ANCHI,
dateur
a Communauté
uménique de Bose
(lie)

L'INCRÉDULITÉ DU CROYANT¹

Il est écrit dans le livre de l'Exode, au chapitre 17, verset 7 : « Il appela ce lieu du nom de Massa et Mériba – épreuve et querelle – à cause de la querelle des fils d'Israël et parce qu'ils mirent le Seigneur à l'épreuve en disant : Le Seigneur est-il au milieu de nous, oui ou non ? »

Cette question, liée pour toujours à *Massa-Epreuve-Tentation*, n'est pas la question d'un non-croyant, de qui ne confesse pas un Dieu et Seigneur, de l'athée, mais du témoin de la grande action de Dieu, la libération de la maison de l'esclavage, le témoin de l'exode de l'Egypte, le croyant dans le Dieu *goël*-libérateur². C'est une question qui apparaît dans le contexte de l'exode comme une tentation à l'égard de Dieu, une grave contradiction au don de la libération et une contradiction à Dieu lui-même, à tel point que le texte est presque contraint de continuer avec les paroles : « Alors Amalek vint se battre avec Israël » (Ex 17,8). C'est pour ça que le chrétien ouvre sa journée avec cette remémoration de Massa et Mériba en priant le Psaume 95 : « Ecoutez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas votre cœur comme à Mériba, comme au jour de l'épreuve à Massa dans le désert », accueillant ainsi l'admonition de veiller contre l'incrédulité possible qui lui fait dire dans le plus profond de son cœur : « Mais le Seigneur est-il au milieu de nous, oui ou non ? ».

Cette question sommeille parfois... ; parfois au contraire elle émerge du cœur du croyant jusqu'à devenir cri, invocation ou blasphème, qui le sait ?

Celui qui vous parle ce soir, comme invité de l'évêque de cette ville, est un chrétien et un moine ; ou mieux encore, quelqu'un qui s'est senti

¹ La version originale de cet article a paru en italien dans une publication du Monastero di Bose (*Fascicule de Méditation* N° 53/1993). Il a été traduit, avec la permission de l'auteur, par Jean-Michel Perret.

² Le mot hébreu *goël* désigne celui qui, dans la législation du premier Testament, a droit de rachat ou devoir d'assistance envers un compatriote (note de l'éditeur).

et se sent cherché et appelé par le Seigneur Jésus Christ et à travers lui s'est senti aimé de Dieu (d'où chrétien !), quelqu'un qui se propose de répondre à cette grâce prévenante en vivant d'une façon radicale et cohérente l'Evangile dans la tradition monastique (d'où moine !) sans exemption ni séparation mais dans un rapport effectif avec son Eglise.

Toutefois, et précisément à partir de sa vie quotidienne chrétienne et monastique, celui qui vous parle tente de bredouiller un témoignage imparfait non pas sur la foi, non pas sur l'expérience de Dieu (sinon indirectement), mais sur l'incrédulité, sur la non-foi du croyant, donc du chrétien.

Je ne voudrais blesser personne et encore moins scandaliser, mais je voudrais dire avant tout que l'incrédulité est un fait. C'est une réalité à prendre au sérieux parce qu'il y a des hommes qui se disent et se sentent non-croyants. C'est donc une épiphanie pour les croyants ; c'est paradoxalement une occasion de bénédiction...

L'incrédulité, l'athéisme, l'agnosticisme – malheureusement toutes locutions négatives qui ne disent que la négation d'une position, celle de la foi – sont des faits, des réalités qui m'enseignent que l'affirmation de Dieu n'est pas contraignante. Si donc moi je ne suis pas contraint à la foi, alors je suis libre et ma foi est un acte de liberté ; ce n'est pas quelque chose qui m'est imposé. Mais si les non-croyants existent, il y a aussi un non-croyant en moi et je suis obligé de confesser que foi et incrédulité m'habitent et me traversent, que la frontière passe au-dedans de moi, me traverse... Il a été dit en ce sens que, paradoxalement, le croyant est un athée qui s'ignore. La distinction entre croyants et non-croyants comme ligne de séparation entre les hommes est quelquefois – nous devons le confesser – très commode parce qu'elle chasse du croyant le problème de l'incrédulité qui le traverse et l'habite. Il est difficile de reconnaître que beaucoup de questions de l'athée ne sont pas étrangères au cœur du croyant ; il est difficile de reconnaître et d'accepter que l'athéisme, la non-foi, est au cœur de la foi comme la négation est au cœur de l'affirmation. Peut-être que beaucoup de réactions d'intolérance des croyants sont justement dues au refus d'une tension intérieure, elles sont tentatives de désamorcer la confrontation menaçante qui les habite. De l'incrédulité le croyant devrait apprendre à accueillir l'énigme comme une dimension qui le constitue, à accepter la blessure brûlante qui est en lui, et sa faiblesse et sa fragilité qui ne sont pas une honte. Foi et recherche ne s'excluent pas l'une l'autre, et qui peut dire que la foi implique l'exclusion définitive de toute interrogation à propos de la foi elle-même ? L'incertitude, le doute peuvent cohabiter avec la foi et le croyant est ainsi invité à s'interroger sur la part d'incrédulité qu'il découvre en lui-même, acceptant ainsi une grande solidarité avec les non-croyants. Ici les hommes sont vraiment tous des parents très proches ! Le chrétien se tient toujours sur un chemin, c'est « *un adepte de la voie* » (Ac 9,2), mais avec trop d'ingénuité, il pense avoir procédé successivement à travers les étapes de l'incrédulité, puis de la conversion et il pense pouvoir s'installer enfin dans l'étape de la recherche de perfection. En vérité, ces

diverses lignes de force s'entrecroisent et le chrétien devrait toujours se sentir à cause de cela en situation de conversion, toujours capable de recommencer et de revenir (*teshuva* en hébreu et *metanoia* en grec). Grégoire de Nysse engage le chrétien à aller de l'avant à travers des recommencements infinis.

En écoutant les Ecritures, il me semble pouvoir déterminer trois types d'incrédulités chez le croyant : l'incrédulité comme idolâtrie, l'incrédulité comme peu de foi et l'incrédulité comme ténèbres. Par mon assiduité avec les Ecritures et par mon type de préparation, je pourrais également puiser au puits de la tradition rabbinique. Cependant, avec un thème aussi délicat que celui de l'incrédulité du croyant, je préfère rester dans le champ chrétien.

L'incrédulité comme idolâtrie

Dans la distance qui le sépare de Dieu et qui lui apparaît intolérable, l'homme cède à la tentation de la proximité et se fabrique l'idole de Dieu. L'idole est un dieu absent, elle est un dieu privé de Dieu, un dieu à portée de main et à portée de bouche. L'idolâtrie est toujours une substitution du Dieu autre et véridique par un dieu facile et rassurant.

En se faisant un veau d'or sur les pentes du Sinaï, les Hébreux n'entendaient pas changer de Dieu mais remplir par une image de substitution sa non-représentabilité : c'est l'idolâtrie des croyants d'hier et d'aujourd'hui parce que le Dieu des chrétiens peut aussi être remplacé par une idole, même si ceux-ci continuent à l'appeler par son nom et à revendiquer une appartenance envers lui. L'expérience religieuse n'est pas automatiquement une expérience de foi et la multiplication de gestes rituels ou de réunions au nom de Dieu n'est pas nécessairement un indice de foi. Le croyant peut créer des idoles comme le non-croyant et les sentir comme encore plus sacrées que le non-croyant. C'est ici que se trouve son incrédulité comme non-adhésion, non-confiance en son Dieu vivant et vrai.

Quand le nom ou l'image de Dieu sont utilisés en vain, manipulés ou pervertis, quand l'institution est soustraite au primat de l'Esprit, quand la Loi est détachée de la miséricorde, quand on divinise l'œuvre des mains de l'homme, quand le Dieu de la vie devient le complice de l'oppression et de la violence, alors Dieu n'est pas là où certains croyants se réfèrent à lui, Dieu est ailleurs... Il n'y avait pas d'adhésion au Seigneur vivant dans les chrétiens qui incendièrent la synagogue de Callinique, dans les chrétiens qui, avec les conquistadors, massacrèrent les peuples indiens. Il n'y a pas d'adhésion au Seigneur dans les chrétiens qui aujourd'hui, également au nom de leur confession, se massacrent en ex-Yougoslavie. De cela je déduis que le problème fondamental n'est pas l'existence de Dieu mais sa présence et que la question décisive n'est pas en rapport avec l'athéisme mais avec l'idolâtrie. En fait, on ne demande pas aux chrétiens d'affirmer l'existence de Dieu mais de répondre à la question : « Dieu, où est-il ? », « Comment est-il ? », « Avec qui est-il ? » ; on leur demande de répondre à la question

que Théophile d'Antioche posait au chrétien : « Montre-moi ton homme et je te montrerai ton Dieu ».

Dans le quatrième évangile, l'évangile selon Jean, on n'ignore certes pas l'incrédulité des païens. Toutefois, précisément dans cet évangile, foi et incrédulité sont manifestement présentes l'une à côté de l'autre dans le cœur des croyants. Selon cet évangile, il y a de vrais incrédules parmi les croyants et c'est à cause de cela qu'on dénonce une opposition entre les hommes religieux et Jésus. Et ce qui est arrivé au temps de Jésus éclaire le présent de l'Eglise : les vrais incrédules sont parmi ceux qui se disent chrétiens, parmi ceux qui prétendent servir Dieu, mais sont en réalité la proie d'une *philautia* (amour de soi) qui les porte à préférer la gloire qui vient des hommes à la gloire qui vient de Dieu (cf. Jn 5,44).

L'incrédulité de ces croyants est aveuglement et surdité, et possède une dynamique précise : de l'adhésion au refus de croire, du refus de croire à l'hostilité envers Dieu avec lequel ils ont perverti la relation.

La *sclêrocardia*, la dureté de cœur qui porte à l'incrédulité, naît toujours d'un rapport à la Parole de Dieu ressentie comme dure, *sklêros estin ho logos houtos* (« cette parole est dure », Jn 6,60), comme scandaleuse...

C'est le scandale qui vient de Dieu quand il surprend, quand il contredit les attentes de l'homme, même religieux, quand Dieu est Dieu, quand il est le *Kyrios*, le Seigneur !

Malheureusement on peut aussi parler de notre Dieu sans l'écouter et sans le tutoyer ; malheureusement on peut avoir l'illusion d'une expérience de Dieu en se bornant à parler de lui, surtout de nos jours où exhiber, parler, représenter sont les formes de langage les plus courues, largement préférées à l'éloquence du silence ou au fait de vivre authentiquement en persévérant dans le *quaerere Deum* (= rechercher Dieu).

Oui, le quatrième évangile nous demande à tous, chrétiens croyants, de nous interroger sur notre incrédulité, sur le croyant qui est en nous et qui adhère progressivement à la vérité, et sur l'incrédule qui en nous refuse la lumière parce qu'il est idolâtre : voulons-nous oui ou non que les ténèbres des actions mauvaises soient dissipées ?

Jésus a mis en garde : « Il ne suffit pas de me dire : Seigneur ! Seigneur ! pour entrer dans le royaume... Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé, chassé des démons, fait de nombreux miracles ?... Et moi je leur dirai : Je ne vous ai jamais connus ! » (Mt 7,21-23 ; cf. Lc 6,46 et 13,25-27).

L'incrédulité comme peu de foi

A côté de l'incrédulité comme idolâtrie, incrédulité qui se détermine en refus, le cœur du croyant est aussi habité par l'incrédulité comme peu de foi, comme foi de brève durée...

La condition humaine fondamentale est celle du manque de foi, *apistia*. Et c'est de là qu'est issu le croyant. La foi, ce don de Dieu qui

précède chaque adhésion de l'homme à Dieu, est comme un grain, un germe déposé dans notre cœur qui doit grandir, mais précisément pour cela, elle est sujette à une dynamique de croissance toujours menacée.

C'est surtout l'évangile selon Matthieu qui, réticent sur le thème de la foi, met en évidence cette *oligopistia*, ce peu de foi qui caractérise le disciple de Jésus, le chrétien (*oligopistos* revient plusieurs fois dans le premier évangile comme s'il était dû à la rédaction mathématique uniquement !). Dans les situations de danger, quand la menace ne peut être maîtrisée par les forces humaines, quand Jésus est absent ou qu'il n'est pas perçu comme présent, quand les disciples se sentent abandonnés, alors Matthieu fait émerger une foi pas facile, une foi vulnérable, qui souffre d'un scandale à l'œuvre, d'un obstacle qui fait trébucher, une foi qui ne semble pas adaptée à l'heure, à l'événement.

L'épisode de Pierre sur les eaux (propre à Matthieu) est emblématique : une tempête met en danger la barque des disciples, mais vers la fin de la nuit, Jésus va vers eux en marchant sur les eaux... Les disciples disent : « C'est un fantôme ! » et ils se mettent à crier de peur. Mais tout de suite, Jésus leur parle : « Courage, c'est moi, n'ayez crainte ! » (Mt 14,27). Pierre lui dit alors : « Seigneur, si c'est toi, ordonne que moi je vienne vers toi sur les eaux ». Et il lui dit : « Viens ! » Pierre, descendant de la barque, se met à marcher sur les eaux et va vers Jésus. Mais à cause de la violence du vent, il prend peur et, commençant à couler, il s'écrie : « Seigneur, sauve-moi ! » Aussitôt, Jésus tend la main, le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi (*oligopistos*), pourquoi as-tu douté ? » (Mt 14,24-31). La foi de Pierre est insuffisante, elle est quantitativement peu de foi, mais elle est aussi doute (« pourquoi as-tu douté ? ») qui ternit la fermeté de sa foi, elle est aussi incrédulité... Ce n'est pas un hasard si précisément Pierre, dont seul Matthieu raconte cet épisode, fut choisi par Jésus comme roc de son Eglise ; ce ne sera pas la solidité de sa foi qui le rendra roc mais l'élection du Seigneur toujours fidèle à sa promesse. Quand Pierre avance décidé sur la surface de l'eau, son *oligopistia* est occultée mais, dans la contradiction du vent qui souffle, le doute apparaît et l'*oligopistia* est mise à nue...

La foi est toujours petite dans le croyant, elle est toujours manquante dans tous les chrétiens, révèle Matthieu, et c'est pourquoi l'urgence de s'ouvrir à une foi plus grande incombe toujours au chrétien !

Cependant, la foi même exigüe, même supposée la plus petite, même si elle est réduite aux dimensions d'une graine de moutarde, renferme en elle une puissance extraordinaire...

Oui, notre foi de croyants est toujours petite et même si nous voulions l'accroître, il ne nous reste que l'invocation... En nous habite en fait l'incompréhensible ; l'énigme est constitutive de notre être et des régions non-évangélisées, des abîmes d'incrédulité résident dans notre être le plus profond... Il y a en nous des zones sur lesquelles nous ne pouvons rien, des eaux dans lesquelles nous coulons si nous n'invoquons pas celui qui peut nous saisir : *Kyrie sôson !*, « Seigneur, sauve ! ».

Oui, c'est l'*oligopistia* pour laquelle nous pouvons crier, comme le mentionne l'évangile de Luc : « Seigneur, augmente notre foi » (cf. Lc 17,5). Oui, c'est le peu de foi, presque la non-foi, l'*apistia* ; mais face à elle nous pouvons invoquer : « Moi je crois, aide-moi dans mon incrédulité ! » (Mc 9,24).

L'incrédulité comme ténèbres

Le croyant peut se trouver parfois dans une situation de non-foi, de non-adhésion parce que le Dieu dans lequel il voudrait avoir confiance, le Seigneur auquel il voudrait rester lié se retire, cache son visage, se tait et se voile de ténèbres. A la place de la foi, il y a alors obscurité et confusion dans le croyant, et il y a absence de Dieu au lieu de présence, mutisme au lieu de parole, et silence de Dieu... Environ un tiers du Psautier contient des lamentations à l'égard d'un Dieu caché, apparemment absent, un Dieu inerte et muet. Plusieurs fois, ailleurs dans les Ecritures, ces situations d'obscurité sont ébauchées ; toutefois, la discrétion est grande... Nous comprenons seulement que Dieu peut précipiter un homme qui s'en est remis totalement à lui dans un tel abîme de mal, de souffrance et de ténèbres que les promesses de Dieu sont réduites au silence ; bien plus, elles peuvent même accroître la douleur de cet homme en piquant sa chair avec l'aiguillon du doute sur la sincérité de sa foi. Les situations de « nuit » sont diverses dans la Bible. Il est écrit qu'après la manifestation de Dieu dans le buisson ardent : « Le Seigneur vint à l'encontre de Moïse et chercha à le faire mourir » (Ex 4,24) et il est écrit que Jésus, après une agonie dans laquelle il ressentait une profonde angoisse et tombait sur sa face, mourut en croix avec un grand cri inarticulé, après s'être exclamé à haute voix : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15,34 et 37). Jésus est abandonné de Dieu, il est maudit de Dieu et des hommes, il est pendu à la croix dans une nudité qui témoigne de sa qualité d'*anathema* (malédiction), il est hors de la ville sainte, pendu à un pieu, dans une situation d'antisacrifice par excellence, il est enveloppé dans l'ignominie et meurt, comme dit la lettre aux Hébreux, *chôris theou*, « sans Dieu » (Hé 2,9 ; diverses *lectiones* attestées par quelques codex et divers Pères).

Ici il n'y a pas que le silence de Dieu, il y a l'abandon et le mutisme, il y a un hiatus ouvert entre le Père et le Fils, il y a un pendu au bois. Et voici d'après Marc qu'un homme, issu des Gentils, fait écho à ce cri de Jésus et déclare : « Celui-là était vraiment le Fils de Dieu ! » (Mc 15,39), identifiant justement dans ces ténèbres le lien de Jésus avec Dieu. Dieu, où était-il ? Il était là où le Fils était en train de mourir... Les Ecritures sont discrètes sur ce thème et moi qui n'aime pas faire de lectures psychologisantes, je m'arrête ici. Je me rappelle simplement qu'aux environs du début de notre siècle³, durant lequel beaucoup de chrétiens ont été tentés d'exhiber un Dieu contre les hommes en le confessant sans hésitation de leur côté,

³ Le XX^e siècle (note de l'éditeur).

Thérèse de Lisieux souffre l'absence de Dieu dans une anticipation de l'angoisse d'une humanité sans foi et sans Dieu... Si elle a un désir, c'est celui de s'asseoir à la table des pécheurs, sûre que là elle aurait senti la proximité du Seigneur. Silouane l'Athonite, un moine russe, vit sa vocation en se tenant aux enfers sans désespérer et en déclarant que « tant qu'il y a un damné dans l'enfer, Dieu est à côté de lui »... et Charles de Foucauld cherche dans le désert le dernier endroit, celui qui ne pourra jamais être volé au Christ... Hommes descendus aux enfers, mais hommes qui ont conservé comme nappe souterraine la foi...

Conclusion

De nos jours, face à l'écroulement de beaucoup de sécurités et d'idéologies, nous, chrétiens, ne sommes pas appelés à redonner souffle aux trompes de Josué, ni à regarder d'en haut Sodome et Gomorrhe comme le monde perdu. Nous habitons nous aussi Jéricho ; nous habitons Sodome et Gomorrhe, et notre foi, don précieux, n'est pas un soleil qui crée le jour, mais une lampe qui brille et palpite dans la nuit, une petite flamme subtile qui se maintient seulement à la force de l'huile de l'amour de Dieu... « Nous cheminons par la foi et non par la vue » (2 Co 5,7) nous rappelle Paul, mais une foi qui a constamment besoin d'être soutenue, confirmée, vivifiée par notre assiduité avec le Seigneur, assiduité faite de silence, d'écoute, de prière, si nous en sommes capables... La véritable icône du croyant n'est pas celle qui représente Pierre qui marche sur les eaux vers Jésus, mais celle dans laquelle Pierre est en train de couler, criant au Seigneur : « Sauve-moi ! » et le Seigneur le saisit... Quelqu'un peut-être se demandera : mais un moine connaît-il l'incrédulité ? Je dis seulement que, n'étant exempté de rien, il connaît l'incrédulité soit sous sa forme idolâtre, celle de faire de son propre projet, de sa propre perfection une idole, dans une auto-justification qui pervertit le rapport avec son Seigneur et Sauveur ; soit sous forme de tentation à l'athéisme, au néant : c'est peut-être cela la plus grande tentation du moine qui a acquis une certaine maturité. Oui, dans une vie de prière, de service du Seigneur, de lutte anti-idolâtre à travers la pauvreté, l'obéissance, le célibat, il est possible d'être tenté par l'athéisme, le néant... Ne plus croire à rien ni à personne, ne plus adhérer à personne et sentir, éprouver, affirmer le néant des choses. En effet, dans la vie monastique on peut aller au fond et on peut couler dans l'océan du néant : rien, rien, pas même Dieu... Ce n'est pas un hasard si le bouddhisme, religion ou voie essentiellement monastique, est tenté d'affirmer le nul : « Neti, neti », « ni ceci ni cela ». Oui, le moine aussi crie : « Ô nuit, deviens lumière ! ».

Son silence, son écoute, sa recherche interrogative (Rimbaud l'appelait chasse spirituelle !), son humble et courageuse exposition à ce que le monde ignore de lui-même, le bien comme le mal, sa prière pour ceux qui ne savent, ne peuvent ou ne veulent pas prier, sont indubitablement les traits qui le caractérisent et qui indiquent sa solidarité avec les hommes... La

vie monastique n'est pas une vie de concentration sur quelques idées claires et consolantes, mais une vie de lutte intérieure dans laquelle le moine est éprouvé comme Jésus mais aussi comme ses frères. Le silence, la vie simple, la prière, la vie rigoureusement commune, la solitude du célibat donnent accès non pas à une quelconque contemplation mais à la contemplation de la croix, qui est le lieu dans lequel Dieu a montré la gloire de son amour, mais au prix de la passion, de la souffrance et de la mort de son Fils aimé.

S'il y a un modèle évangélique, un *typos* que le moine doit imiter, la Règle de Benoît le dit : c'est ce pécheur qui, se trouvant au fond du Temple, aux marges, priait : « Seigneur, aie pitié de moi pécheur » (Lc 18,13), non pas cet homme religieux qui se considérait juste, sans besoin de conversion et de retour à son Seigneur, sans besoin de lui crier : « Seigneur, moi je crois, mais toi aide-moi dans mon incrédulité ! » (Marc 9,24). ■

Bibliographie d'Enzo Bianchi en français :

Livres :

Prier la Parole. Une introduction à la « lectio divina », Bégerolles-en-Mauges, Bellefontaine, 1983.

Le manteau d'Elie. Itinéraire pour la vie religieuse, Bégerolles-en-Mauges, Bellefontaine, 1991.

Le jour du Seigneur. Pour un renouveau du dimanche, Paris, Mame, 1992.

Suivre Jésus le Seigneur. Le radicalisme chrétien, Paris, Mame, 1993.

Comme un étranger, dans le compagnonnage avec les hommes, Paris, Cerf, 1997.

Adam, où es-tu ? Traité de théologie spirituelle, Genèse 1-11, Paris, Cerf, 1998.

Le sida, vivre et mourir en communion, Paris, Cerf, 1998.

Une porte ouverte sur le Royaume. Le jubilé de l'an 2000, Paris, 2000.

Comment évangéliser aujourd'hui, Saint-Maurice, Saint-Augustin, 2000.

Articles :

« Le caractère central de la Parole de Dieu », dans *La réception de Vatican II*, Collectif, Paris, Cerf, 1985.

« Vingt ans après le Concile », dans *Vie consacrée* 2, 1988.

« Liberté, loi et Esprit dans la vie monastique », dans *Collectanea Cisterciensia*, 3/1988.

« Quelles structures de maturation pour la vie monastique ? », dans *Collectanea Cisterciensia*, 3/1989.

« La vie religieuse est-elle prophétique ? », dans *Collectanea Cisterciensia*, 2/1995.

- « Claire d'Assise : un message pour l'Eglise d'aujourd'hui », dans *Lien des contemplatives* 122, 1995.
- « Lectio divina et vie monastique », dans *La Vie spirituelle* 714, 1995.
- « Le défi européen de la vie religieuse », dans *Lien des moniales* 133, 1998.
- « La Parole construit la communauté », dans *Collectanea Cisterciensia*, 4/1998.
- « Le monachisme au seuil de l'an 2000 », dans *Collectanea Cisterciensia*, 1/1999.
- « L'Esprit Saint dans la vie monastique », dans *Collectanea Cisterciensia*, 2/2000.
- « Le jubilé dans l'Ancien Testament », dans *Tychique*, Communauté du Chemin-Neuf, 143, 2000.
- « La vie spirituelle chrétienne », dans *Vie consacrée*, 1/2000.
- « Chercher Dieu aujourd'hui dans la vie monastique », dans *Lien des moniales*, 141, 2000.